



TITRE: LES TURCS TURCOPHONES DE FRANCE : LANGUES, IDENTITÉS ET ENJEUX CULTURELS

AUTEUR(S): ÉLÉONORE YASRI-LABRIQUE, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 62-85

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9704](http://hdl.handle.net/11143/9704)

DOI: 10.17118/11143/9704

Les Turcs turcophones de France : langues, identités et enjeux culturels

Éléonore Yasri-Labrique, Université Paul-Valéry – Montpellier 3

eleonore.yasri@univ-montp3.fr

Résumé : Dans le cadre du projet « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue » (EA 739 Dipralang), nous avons interrogé les représentations sociolinguistiques de la communauté turque du sud de la France (travailleurs et étudiants), communauté qui continue de pratiquer sa langue maternelle en contexte migratoire. Nous avons plus particulièrement cherché à cerner le rapport à la langue maternelle minorée (le turc) et celui à la langue dominante du pays d'accueil (le français) pour mettre en lumière les liens entre l'attachement à la langue/aux langues et le sentiment d'appartenance au(x) groupe(s). Afin de mieux comprendre la construction des altérités culturelles, nous avons également tenté d'identifier les implications que les représentations sociolinguistiques peuvent avoir sur les plans linguistique et identitaire.

Mots-clés : représentations des langues ; identités ; France ; communauté turque ; langue turque ; langue française

Abstract: The present contribution is part of a project entitled “Language and Identity in the Mediterranean in Multilingual Settings” (EA 739 Dipralang). It deals with sociolinguistic representations. We interviewed Turkish workers and students living in the south of France about the languages they speak. With the aim of elucidating their attachment to languages and their feelings of belonging to social groups, we sought to assess their respective relationships with Turkish (their mother tongue, but a minority language in this context) and with French (here, the dominant language). To better understand how cultural alterities are constructed, we have also endeavoured to ascertain how the sociolinguistic representations involved might influence language and identity.

Keywords: representations of language; identities; France; Turkish community; Turkish language; French language

1. Introduction

L'immigration turque en France est un phénomène qui remonte aux années 1960 et dont l'ampleur est suffisamment importante pour que la langue turque fasse aujourd'hui officiellement partie des langues de France :

Enseignée depuis 1978 dans les écoles primaires dans le cadre de l'enseignement des langues et cultures d'origine (ELCO) et depuis 1984 dans les collèges, elle est également proposée comme langue vivante étrangère dans les collèges et lycées depuis 1994. (Akinci, 2013 : 823)

Le turc est parlé sur le territoire français par environ un demi-million de locuteurs, fortement implantés dans l'est du pays, mais également représentés dans les départements qui bordent la Méditerranée.

C'est à la population turque turcophone de Montpellier que nous nous sommes principalement adressée pour interroger les représentations des langues turque et française au sein de cette communauté qui continue de pratiquer sa langue maternelle en contexte minoritaire. Au-delà des questionnements concernant les autoreprésentations et les hétéroreprésentations linguistiques, nous nous sommes également penchée sur les représentations identitaires qu'engendre cette situation de minorité.

Pour réaliser ce travail, nous nous sommes basée sur deux séries d'enquêtes et nous avons eu recours à la MAC, méthode d'analyse combinée, mise au point par Bruno Maurer. Notre réflexion s'intègre dans le projet international qu'il coordonne, intitulé « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte plurilingue », et qui vise à mieux comprendre la construction des altérités culturelles et des sociétés plurielles dans les pays du bassin méditerranéen. Nous avons plus particulièrement cherché à cerner ici le rapport à la langue maternelle minorée (le turc) et celui à la langue dominante du pays d'accueil (le français) pour tenter de mettre en lumière les liens entre l'attachement à la langue/aux langues et le sentiment d'appartenance au(x) groupe(s).

Nous nous attacherons d'abord à préciser le concept de représentation sociale et à situer l'environnement général dans lequel se place cette double enquête en évoquant les regards croisés des Français et des Turcs. Après avoir défini la méthodologie utilisée, nous essaierons ensuite, à partir de l'analyse des résultats que nous avons obtenus, de mieux identifier les représentations de Soi et de l'Autre parmi les Turcs turcophones de France, et les implications qu'elles peuvent avoir sur les plans linguistique et socioculturel.

2. Cadre théorique et données sociolinguistiques

Après la Seconde Guerre Mondiale, alors que la construction européenne se met en place, Serge Moscovici publie *La psychanalyse, son image et son public* (1961), ouvrage dans lequel il pose et développe le concept de représentation sociale.

2.1. Les représentations sociales, instances de fonctionnement et d'interprétation du réel

L'apport de Moscovici est tel que la notion de représentation sociale se révèle extrêmement féconde. Que ce soit en psychologie sociale, en sociolinguistique ou encore en didactique des langues-cultures, l'éclairage qu'elle apporte est significatif et permet de mieux comprendre aussi bien les positionnements idéologiques des sociétés que les attitudes ou les comportements des individus qui les composent. Pour lui, ce sont « des "théories", des "sciences collectives" *sui generis*, destinées à l'interprétation et au façonnement du réel » (Moscovici, 2004 : 48). Il y aurait comme une sorte d'immanence de la représentation sociale qui se porterait en priorité sur tout objet perçu par la communauté comme une menace pour l'intégrité de l'identité collective. Elle lui permet de l'interpréter, de le transposer du domaine de l'inconnu ou de l'inquiétant vers le domaine du familier et du maîtrisé. Ainsi définit-il la représentation sociale comme une entité qui

produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et la signification des réponses à leur donner. En un mot comme en mille, la représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus. (Moscovici, 2004 : 26)

S'inspirant des travaux de Moscovici, Abric définit à son tour la représentation comme « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique » (Abric, 1987 : 64), puis indique les paramètres qui entrent en jeu dans sa formation :

La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social. (Abric, 2003 : 206)

On s'aperçoit que la représentation est conçue comme un phénomène sociocognitif caractérisé par ses aspects dynamique et interprétatif ; elle émane d'une interaction entre l'individu et son environnement matériel ou social, et apparaît comme variable. Toutefois, elle n'est pas aléatoire ou anarchique, mais bien structurée, hiérarchisée. C'est cette conception qu'Abric développe, à partir de 1976 et notamment en 1987, sous l'appellation « théorie du noyau central ». Celui-ci assurerait deux

fonctions : une fonction génératrice qui permet de donner un sens aux différents éléments constitutifs de la représentation et une fonction organisatrice qui établit la nature des liens les unissant entre eux. Il est comme une matrice signifiante, unificatrice et stabilisatrice, autour de laquelle la représentation déploie ses éléments périphériques. La représentation sociale fait donc partie intégrante des échanges humains et joue un rôle considérable dans l'histoire des contacts interindividuels ou intergroupaux. Mais ce qui rend ceux-ci encore plus complexes, c'est le fait qu'une représentation n'est pas stable : elle est en permanence sujette à variation.

Cette caractéristique fait l'objet des travaux de Flament qui s'intéresse à ce qu'il nomme les « schèmes périphériques ». Organisés par et autour du noyau central considéré comme « l'identité même de la représentation », ils permettent au sujet social de savoir instantanément ce qu'il est « normal » de penser, dire ou faire dans une situation donnée. Dans les cas où il y a désaccord entre certains aspects d'une situation et certains aspects de la représentation, « la périphérie de la représentation sert de zone tampon entre une réalité qui la met en cause, et un noyau central qui ne doit pas changer facilement. Les désaccords de la réalité sont absorbés par les schèmes périphériques » (Flament, 2003 : 230).

Dans la perspective de notre recherche, nous garderons à l'esprit l'ensemble de ces théories pour les mettre en liaison avec notre objet d'étude. Mais il nous paraît important de souligner aussi que les différentes sociétés ou cultures ont toujours été en contact les unes avec les autres, et que ce phénomène a pris à notre époque une ampleur jamais égalée. C'est pourquoi le concept de représentations interculturelles a été introduit, notamment dans le cadre de la didactique des langues et cultures. Geneviève Zarate explique que les acteurs d'un échange langagier « impriment l'empreinte de leur identité dans la relation au réel » (Zarate, 1993 : 29) et qu'il est désormais difficile d'envisager toute situation de contact de langues sans garder à l'esprit les termes d'image, de regard ou de point de vue. Ainsi, pour toute situation d'interculturalité, il est nécessaire de prendre en compte sa propre vision du monde mais aussi celle de l'Autre. Zarate insiste par ailleurs sur les effets d'éloignement et de proximité dans la perception de l'étranger, qui peuvent aller jusqu'à entraîner les deux attitudes opposées que sont la xénophobie ou la xénophilie, et plus généralement sur ce qu'elle appelle les représentations de l'étranger, qui immanquablement mettent en jeu l'identité du groupe qui les produit. On peut dire que les représentations interculturelles fonctionnent comme des miroirs qui reflètent l'appartenance identitaire des uns et des autres ; elles soulèvent alors des questions d'autodéfinition et d'hétérodéfinition qu'il est judicieux d'aborder en situation de minorité linguistique dans un contexte migratoire.

Enfin, comme toute démarche interculturelle se base en priorité sur la (re)connaissance des représentations qu'ont de l'Autre les diverses communautés en contact, nous parlerons également d'imaginaire communautaire. Boyer confirme que cet imaginaire ethnosocioculturel concerne aussi bien l'identité de sa propre communauté que l'identité des autres communautés, que celles-ci soient intégrées à l'intérieur de l'espace national ou situées à l'extérieur. Les représentations de Soi constituent les autoreprésentations. Quant aux représentations de l'Autre, elles sont appelées hétéroreprésentations (Boyer, 2003 : 35-36).

2.2. Les Turcs en France : représentations croisées

Comme le rappelle Mehmet-Ali Akinci, les Turcs, qui ont essentiellement émigré en Europe occidentale pour des motifs économiques, « seraient actuellement entre 400 000 et 500 000 en France, sans parler des personnes qui ont été naturalisées et dont le nombre échappe aux statistiques » et cette population serait connue « pour sa forte sociabilité communautaire » favorisant « une attitude de repli sur soi » (Akinci, 2013 : 826). De nombreuses enquêtes montrent en tout cas une méconnaissance réciproque de l'Autre, que ce soit chez les Français ou les Turcs.

Dans notre ouvrage *La Turquie et nous – Enquête sur l'imaginaire turc de la France* (2010), nous avons ainsi mis en évidence les représentations que les Français ont pu avoir vis-à-vis des Turcs et de la Turquie au fil des siècles et dans le contexte actuel. La notion qui résume le mieux cette perception globalisante est celle de « danger ». Les Turcs, de par leur histoire mouvementée, leurs multiples conflits avec les puissances européennes et leurs coutumes différentes souvent méconnues, représentent avant tout une menace d'ordre physique ou symbolique. Malgré les phases de contact pacifique entre les puissances européennes et la Turquie, doxa historique et doxa contemporaine semblent se rejoindre dans un mouvement commun de rejet à l'égard du Turc, ennemi réel ou potentiel selon les époques. Pour Ural Manço, cette représentation figée suppose un regard dépréciatif, un jugement à valeur de condamnation, qui englobe notamment les migrants, hommes et femmes originaires de ce pays :

The image of the Turk that lurks in the subconscious of European public opinion (...) is but too classic. At best it is one of sordid reality; it often verges on (deprecating) caricature. The Turkish male trails his North African counterparts when it comes to integration. He is thus backward and more often 'fundamentalist', violent, uninterested in his children's education other than religious instruction, exploits social benefits, moonlights, and has close ties with 'Mafia networks'. He retreats readily into his ghetto and deliberately refuses contact with the society that was so kind as to take him in. The portrait painted of the Turkish female is no better: She is illiterate, blindly submissive to her parents or her husband's family, must cover her head under the assumed pressure of her entourage, is the victim of arranged marriages, is the victim of family violence assumed to be the rule, and is unable to take control of her own fate. (Manço, 2000 : 29)¹

Si elle concerne les individus, cette vision défavorable touche également la nation dans son ensemble. En tant qu'État, la Turquie est souvent présentée « comme une puissance agressive et maléfique » (Yerasimos, 2005 : 55). En fait, tout au long de notre parcours interdiscursif sur les chemins de l'imaginaire turc de la France, nous avons observé que la Turquie, nation eurasiatique et musulmane, représentait depuis près de 1000 ans, pour les Français, Européens de tradition chrétienne, non seulement une altérité qui se décline sur le mode de l'étrange mais surtout un danger associé à une menace d'anéantissement ou d'engloutissement. Avec l'approche de l'ouverture des négociations officielles en vue de l'adhésion turque à l'UE, ces mêmes impressions et ces mêmes images, symptômes de l'héritage ottoman en Europe, ont de nouveau circulé, que ce soit dans les discours populaires ou les discours médiatiques. La différence de nature entre Turcs et Français n'est sans doute plus autant affirmée que du temps de Rabelais ou de Pascal, mais les critères essentialistes avancés par les plus farouches opposants à cette intégration continuent de cantonner la Turquie dans son rôle de « l'Autre par excellence ».

De nombreuses recherches se sont par ailleurs penchées sur le regard que les Turcs portent sur les Français, en particulier en contexte migratoire, c'est-à-dire dans une situation de contact et de coexistence sur un même territoire. Enjeu économique, l'immigration turque dans l'Europe de l'Ouest est également au cœur du questionnement politique se rapportant au processus d'adhésion de la Turquie à l'UE.

1. « L'image du Turc enfouie dans le subconscient de l'opinion publique européenne (...) n'est que trop classique. Au mieux, elle évoque une réalité sordide ; elle confine souvent à la caricature (désapprobatrice). L'homme turc traîne derrière lui son équivalent nord-africain dès qu'il s'agit d'intégration. Il est ainsi arriéré et le plus souvent "intégriste", violent, peu intéressé par l'éducation de ses enfants si ce n'est par leur instruction religieuse, tire profit des avantages sociaux, travaille au noir et entretient des liens étroits avec des "réseaux mafieux". Il se retire rapidement dans son ghetto et refuse délibérément tout contact avec la société qui l'a accueilli avec bienveillance. Le portrait qui est peint de la femme turque n'est en rien meilleur : elle est analphabète, aveuglément soumise à ses parents ou à la famille de son mari, doit se couvrir la tête sous la pression supposée de son entourage, est la victime de mariage forcés, est la victime d'une violence familiale censée être la règle, et est incapable de prendre en main son propre destin. » (Traduit par nos soins)

Pour sa thèse de doctorat intitulée *Représentations croisées des immigrés turcs et des populations des pays d'accueil en Allemagne et en France : réflexions sur la cohabitation culturelle entre la Turquie et l'Europe* (2011), Ayse Elif Pirim a mené toute une série d'enquêtes sur le terrain, dont plusieurs auprès des Turcs de France et d'Allemagne. Nous présentons ici les résultats qui nous paraissent pertinents concernant les représentations que les immigrés turcs peuvent avoir des Français.

D'après Elif Pirim, la première impression qui ressort du discours des personnes turques interrogées sur leur vision de la France est plutôt positive et en relation avec des éléments constitutifs de la société française :

Comme le montrent les pourcentages, lorsqu'il s'agit de décrire la France, la grande majorité des migrants turcs fait appel aux notions telles que « démocratie », « égalité », « liberté », « modernité » et « laïcité » (42 %). Certains répondants affirment qu'elle est un pays de droit où toute personne peut revendiquer ses droits légaux. [...] Ensuite, la culture française et les valeurs historiques que ce pays possède sont valorisées à travers le prisme de certaines figures politiques, culturelles ou historiques (30 %) : « Tour Eiffel », « Champs Élysées », « Charles de Gaulle », « Napoléon Bonaparte » etc. (Elif Pirim, 2011 : 67-68)

Une autre approche, basée sur la caractérisation des Français par les migrants turcs à l'aide d'adjectifs, a permis de relever que les qualificatifs les plus fréquents pour les décrire sont d'un côté « laïc » et « gentil/poli », d'un autre côté « individualiste » et « arrogant » (Elif Pirim, 2011 : 95). Cette perception plus contrastée, où les éléments valorisants sont en concurrence avec d'autres plus défavorables, renvoie d'une part à des observations de la vie en France (fonctionnement de la société, attitude des individus, structure de la famille, construction des relations sociales...) et d'autre part à des stéréotypes davantage ancrés dans l'imaginaire ethnosocioculturel des Turcs vis-à-vis de la France :

Arrogant et gentil (11,2 %) constituent les deux adjectifs les plus attribués aux Français par les Turcs qui comportent à la fois une connotation positive et négative, partageant néanmoins les mêmes pourcentages. Le deuxième stéréotype est *cultivé* (8,8 %). Selon les répondants turcs, la majorité des Français sont assez conscients de leur propre culture et histoire et ils protègent leurs valeurs culturelles et historiques grâce à leur bon niveau d'éducation. Le troisième stéréotype attribué aux Français est le mot *chic*. 8 % des Turcs définissent les Français à travers les éléments de la mode et de la beauté. Selon eux, les Français suivent de très près la mode et ils prennent soin d'eux. [...] En quatrième lieu, vient le stéréotype *égoïste*. 7,2 % des répondants pensent que les Français sont individualistes, généralement ils vivent seuls et ils n'aiment pas partager. (Elif Pirim, 2011 : 246-247)

Ces différentes enquêtes montrent bien l'ambivalence axiologique associée généralement aux stéréotypes nationaux, mais également une tendance pour les migrants turcs à valoriser le pays de résidence. D'autres approches confirment d'ailleurs que, pour eux, la civilisation française, empreinte de discipline et de respect, marquée par une culture de l'amour et du romantisme et par un rapport particulier à la liberté individuelle, éveille en eux des images plutôt positives qui portent vraisemblablement la marque d'une transition et semblent s'orienter, malgré les résistances, vers une intercompréhension favorisée par l'implantation géographique, sociale mais aussi affective, sur le territoire français. Cela ne suppose toutefois pas l'adhésion inconditionnelle à la société dominante ni le rejet de sa propre identité culturelle qui, en contexte minoritaire, peut également être préservée, voire exaltée. Akinci rappelle ainsi que la communauté turque de France entretient des liens étroits avec la Turquie :

- un nombre important d'associations culturelles et culturelles et de commerces communautaires ;
- un fort attachement au pays d'origine par les mariages et par les retours fréquents en vacances ;
- un équipement quasi-total des foyers turcs en antennes paraboliques permettant de capter la télévision de leur pays, ce qui assure un contact quotidien avec lui et avec la langue. (Akinci, 2013 : 826)

C'est en tenant compte de ses réflexions basées sur des recherches de terrain, montrant la complexité des représentations interculturelles et la spécificité de certaines perceptions dominantes chez les Français d'une part et chez les migrants turcs d'autre part, que nous avons mené notre enquête pour mieux appréhender les rapports aux langues et les positionnements identitaires de la communauté turque de France.

3. Aspects méthodologiques

Même s'il semble relativement aisé de percevoir de façon intuitive les représentations sociales dominantes dans une société, il n'est pas toujours facile de les cerner dans le détail. Pour ce travail, nous avons eu recours à une méthode qui allie les aspects qualitatif et quantitatif dans le recueil puis l'interprétation des données.

3.1. La méthode d'analyse combinée (MAC)

Mise au point par Bruno Maurer, la MAC est un outil d'enquête que l'auteur définit comme « le fruit des préoccupations d'un sociolinguiste qui n'était satisfait ni du caractère trop subjectif des études sociolinguistiques menées par interviews, ni de l'utilisation faite sans précaution de statistiques fantaisistes dans les enquêtes par sondage » (Maurer, 2013 : 1). Il s'agit d'une démarche qui allie à la réflexion sur les imaginaires communautaires une ingénierie mathématique intégrant des calculs

statistiques. Elle permet de cerner les représentations sociales dominantes dans un groupe à partir d'échantillons restreints et grâce à des entretiens relativement courts. Chaque enquête se déroule en deux temps. Premièrement, un questionnaire à orientation qualitative, basé sur le recueil de données autobiographiques, est présenté à quelques personnes qui proposent des énoncés définitoires tout en organisant une hiérarchisation des langues qu'elles pratiquent en fonction de leurs propres positionnements. Deuxièmement, ces énoncés définitoires constituent la trame d'un nouveau questionnaire à orientation quantitative qui favorise toutefois un classement axiologique des items retenus. À partir de là, les valeurs attribuées aux langues (langue maternelle, langue du pays d'accueil, autre langue étrangère...) peuvent être ordonnées et interprétées, de façon à former un faisceau significatif d'une représentation sociale concernant l'intégration linguistique et identitaire d'un groupe donné en situation multilingue. Pour notre enquête auprès de la minorité turque turcophone de Montpellier et ses environs, nous avons donc respecté les protocoles prévus pour la MAC puis avons concentré nos analyses sur les deux premiers indices : le degré d'adhésion et le degré de consensus.

3.2. L'élaboration des questionnaires

Pour mener à bien notre enquête, nous avons suivi les procédures recommandées pour obtenir des items susceptibles d'être ensuite évalués. Nous avons donc soumis un premier questionnaire à un groupe témoin, qui nous a permis d'élaborer un second questionnaire proposé à un échantillon de personnes turques résidant en France.

Le premier questionnaire, outil de collecte des informations initiales, n'a pas été conçu par nos soins². Rempli de manière anonyme, il doit favoriser une parole à la fois encadrée et relativement spontanée sur la langue du pays d'accueil et sur la langue maternelle. Son objectif essentiel est de mettre en valeur les images, les idées, les perceptions individuelles ou collectives des langues pratiquées. À l'automne 2013, nous avons donc envoyé, par courriel, ce questionnaire à six personnes turcophones de nationalité turque, vivant ou ayant vécu en France, et ayant appris le français dans des contextes très différents.

2. Ce questionnaire reprend celui élaboré par notre collègue Ksenija Djorjević Léonard qui travaille sur une problématique semblable à la nôtre, à savoir les représentations sociolinguistiques des migrants serbes dans le sud de la France.

Questionnaire destiné au groupe témoin

Merci de respecter la consigne suivante : Répondez aux questions (notamment les questions 6 à 10) en faisant des *phrases assez longues* et en essayant de *caractériser les langues* – langue française et langue maternelle – en utilisant des *adjectifs*, en citant les *domaines d'usage particuliers* (famille, amis, études, travail...) mais sans trop réfléchir. Les réponses doivent être aussi spontanées que possible. Il n'y a pas de mauvaises réponses, tout peut être utile et intéressant. L'enquête est anonyme.

1. Âge / Sexe :
2. Lieu de naissance (pays) :
3. Depuis quand habitez-vous en France ? (Pendant combien de temps avez-vous vécu en France ?)
4. Quelles langues parlez-vous au quotidien ?
5. Quelles langues écrivez-vous ?
6. Quelle langue préférez-vous parler ou écrire ... et pourquoi ?
7. Qu'est-ce qui vous plaît dans les langues que vous parlez ?
8. Complétez les phrases suivantes :

Le français

C'est une langue qui ...

C'est une langue que ...

C'est la langue du ...

C'est la langue de la ...

Cette langue me fait penser à ...

Ma langue maternelle

C'est une langue qui ...

C'est une langue que ...

C'est la langue du ...

C'est la langue de la ...

Cette langue me fait penser à ...

9. Quelle langue exprime le mieux votre identité ? Pourquoi ?
10. Comment pourriez-vous décrire votre parcours linguistique ? Comment décririez-vous votre rapport aux langues (langue française et langue maternelle) ?

Merci / Teşekkür

Figure 1 : Premier questionnaire

Nous avons obtenu un panel de réponses assez varié, réponses qu'il a fallu dans certains cas faire compléter par la personne interrogée de façon à obtenir des renseignements tout à fait précis et pertinents. Après recueil puis dépouillement des informations ainsi rassemblées, nous avons pu mettre au point le deuxième questionnaire destiné à un échantillon plus large mais également plus ciblé.

À partir des éclairages fournis par ces six interlocuteurs turcs parlant chacun au minimum trois langues, nous avons dressé la liste des représentations qui se dégageaient pour le français et pour le turc. Nous avons notamment retenu les réponses à la question 8 et gardé aussi bien les éléments récurrents que les propositions singulières. Nous avons alors établi un second questionnaire, inédit, de 15 items (v. figures 2A et 2B).

| Pour moi le français, c'est une / c'est la ... | | |
|---|--|----------------------------------|
| no | Propositions | Notes (+2, +1, 0, -1, -2) |
| 1. | langue romantique | |
| 2. | langue mélodieuse | |
| 3. | langue qu'il faudrait apprendre | |
| 4. | langue de la littérature | |
| 5. | langue du savoir et de l'esprit | |
| 6. | langue de la diplomatie | |
| 7. | langue compliquée | |
| 8. | langue qui me fait penser à ma vie en France | |
| 9. | langue des belles chansons | |
| 10. | langue des relations sociales | |
| 11. | langue qui est belle | |
| 12. | langue d'Albert Camus | |
| 13. | langue qui fait penser au moyen-âge | |
| 14. | langue difficile à écrire | |
| 15. | langue que j'aime parler | |

Figure 2A : Second questionnaire (représentations du français)

| Pour moi le turc, c'est une / c'est la ... | | |
|--|---|---------------------------|
| no | Propositions | Notes (+2, +1, 0, -1, -2) |
| 1. | langue riche | |
| 2. | langue harmonieuse | |
| 3. | langue d'intercompréhension entre les peuples turcophones | |
| 4. | langue du DivanüLügati't-Türk (1er dictionnaire du turc) | |
| 5. | langue qui me fait penser au Ney (instrument de musique) | |
| 6. | langue qui me fait penser aux réformes d'Atatürk | |
| 7. | langue de mes origines | |
| 8. | langue de la réalité | |
| 9. | langue de l'Eurasie | |
| 10. | langue que je vais garder pour toujours | |
| 11. | langue qui contient beaucoup de mots étrangers | |
| 12. | langue qui me fait penser à ma vie en Turquie | |
| 13. | langue qui ne sert pas autant que le français | |
| 14. | langue qui fait penser aux tavernes d'Istanbul | |
| 15. | langue assez difficile pour les étrangers | |

Figure 2B : Second questionnaire (représentations du turc)

Quelques précisions s'imposent. Tout d'abord, le nombre de 15 items a été retenu à partir de deux critères : il s'agit d'un multiple de cinq, ce qui est important dans la mesure où il y a cinq notes à répartir équitablement, et cela permet d'avoir un ensemble de propositions assez diversifié, fidèle aux informations recueillies grâce au premier questionnaire, mais néanmoins pas trop long. Par ailleurs, l'ordre des items est aléatoire. Nous avons essayé de ne pas rassembler les suggestions sur une base thématique pour éviter un sentiment de redondance. Il est à noter également que ce double questionnaire a été présenté pour moitié en face à face, pour moitié en ligne. Tous les interviewés ont reçu les consignes suivantes, tantôt directement explicitées par l'enquêtrice, tantôt précisées dans un courriel accompagnant le questionnaire :

Après avoir pris connaissances des 15 propositions pour chacune des deux langues, inscrivez une note au bout de chaque ligne.

ÉTAPE 1 : Notez **+2** les **3 propositions** avec lesquelles vous êtes **le plus d'accord**. Vous vous dites : « Oui, le français pour moi, c'est vraiment ça ».

ÉTAPE 2 : Notez **-2** les **3 propositions** avec lesquelles vous n'êtes **pas du tout d'accord**. Vous vous dites : « Non, le français pour moi, ce n'est pas du tout ça ».

ÉTAPE 3 : Notez **+1** les **3 propositions** avec lesquelles vous êtes **assez d'accord**. Vous vous dites : « Oui, le français pour moi, c'est ça ».

ÉTAPE 4 : Notez **-1** les **3 propositions** avec lesquelles vous n'êtes **pas d'accord**. Vous vous dites : « Non, le français pour moi, ce n'est pas ça ».

ÉTAPE 5 : Notez **0** les **3 propositions** qui restent.

Ces consignes, dans leur formulation et/ou dans leur contenu, ont parfois posé des difficultés aux enquêtés. Signalons pour l'instant que ce double questionnaire a été soumis à 20 personnes³, interrogées sur plusieurs mois (entre mars et octobre 2014). Les interviewés sont principalement des Turcs turcophones qui habitent à Montpellier ou dans les environs (Castelnau-le-Lez, Bouzigues...). Ont été sollicités aussi bien des hommes que des femmes, des jeunes ou des gens plus âgés, des travailleurs et des étudiants. Ces différences, certainement intéressantes à explorer, ne seront toutefois pas prises en compte dans cette première étude dans la mesure où nous visons à dégager des représentations sociales significatives pour l'ensemble de cette communauté en situation de minorité linguistique sur le territoire français. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les résultats obtenus grâce aux notes attribuées par les enquêtés sans négliger les commentaires que certains ont faits en remplissant le questionnaire, en particulier lorsque l'entretien a eu lieu en vis-à-vis et a suscité l'expression de sentiments personnels ou le récit d'expériences autobiographiques.

4. Présentation des enquêtes et analyse des résultats

Les enquêtes se sont étalées sur une durée d'un an environ, entre septembre / octobre 2013 (recueil des données du premier questionnaire) et octobre 2014 (fin du recueil des données du second questionnaire). Les dernières notes ont été enregistrées le 1^{er} novembre 2014. Notre réflexion s'articulera essentiellement autour des résultats obtenus au cours de la seconde enquête, considérée comme l'enquête principale dans la mesure où elle s'intéresse directement aux représentations de la langue maternelle et de la langue de la société d'accueil auprès d'un échantillon de personnes considéré comme significatif. Notons simplement ici que les réponses au premier questionnaire ont révélé d'une part une valorisation des langues apprises (le turc, le français mais aussi l'anglais ou encore l'allemand) pour des raisons différentes (émotionnelles, affectives, esthétiques, fonctionnelles...) et d'autre part la mise en scène de références culturelles académiques (DivanüLügati't-Türk, Albert Camus...).

Les personnes interrogées ont également montré un attachement profond à la langue maternelle. En réponse à la question « Quelle langue exprime le mieux votre identité ? », la moitié de nos interlocuteurs ont exprimé ainsi leur positionnement identitaire :

3. Ce nombre relativement restreint s'explique d'une part par le fait que nous avons rejoint tardivement le groupe de travail et d'autre part par les difficultés rencontrées sur le terrain pour constituer l'échantillon. Nous y reviendrons dans la section consacrée au déroulement de l'enquête principale.

- Le turc exprime mieux mon identité car je suis turque, j'ai grandi en Turquie, j'y ai vécu pendant des années.
- Le turc. Je pense que je peux m'exprimer mieux dans ma langue maternelle. Je la parle depuis 28 ans.
- Ça c'est pour l'instant ma langue maternelle. Je n'arrive toujours pas à exprimer tous mes sentiments en français. Il me faut du temps pour ça.

Mais pour l'autre moitié des personnes interviewées, les réponses sont davantage mitigées. La langue maternelle et la langue du premier pays d'accueil sont toutes deux valorisées et intégrées comme marqueurs d'identité personnelle :

- Le français exprime le mieux mon identité puisque cette langue est la clé de ma vie sociale entre moi et les individus. [...] Pour l'instant je ne réfléchis pas sur la langue en parlant ou en m'exprimant c'est-à-dire je ne m'empêche pas dans ma tête si la langue française n'est pas ma langue maternelle et si j'ai besoin de parler en turc puisque c'est ma langue maternelle. [...]
- Turc et Allemand car je suis turc et j'ai grandi en Autriche pendant cinq ans.
- Je dirais que le français est la langue qui me correspond le plus parce que je suis plus habitué à parler le français même si le turc me représente aussi, surtout sous l'aspect de mes origines.

Ces observations sont un point de départ intéressant, qui sera approfondi à travers les résultats obtenus au cours de l'enquête principale où les valeurs numériques attribuées aux langues turque et française peuvent davantage refléter le degré d'adhésion à une communauté linguistique et culturelle ainsi que le degré de consensus au niveau du groupe.

4.1. Déroulement de l'enquête principale

Ainsi que nous l'avons signalé, notre enquête s'est déroulée dans le département de l'Hérault, notamment à Montpellier ou dans les communes environnantes. Au cours de cette enquête, nous avons rencontré un certain nombre de difficultés.

Tout d'abord, bien que la population turque dans le département soit relativement importante (plus de 2 300 personnes en 2011 d'après l'INSEE⁴), il faut prendre en compte le fait que de nombreuses personnes de nationalité turque ne sont pas turcophones mais kurdophones. Les Kurdes constituent en effet une partie significative de l'émigration en provenance de Turquie, mais pour des raisons linguistiques évidentes (le turc et le kurde sont deux langues sans parenté) et pour des raisons politiques délicates (la minorité kurde de Turquie est confrontée à la difficile reconnaissance

4. http://www.insee.fr/fr/themes/tableau_local.asp?ref_id=NAT1&millesime=2011&niveau=3&nivgeo=DEP&cod-geo=34

de son identité par les autorités du pays), il nous a fallu écarter ces locuteurs de la présente enquête. Pour aller à la rencontre de personnes turques turcophones sans commettre d'impair, nous avons dû solliciter l'aide d'associations culturelles⁵ et nous appuyer sur un petit réseau d'étudiants inscrits à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Ce premier obstacle contourné, nous avons dû surmonter des difficultés liées davantage au questionnaire lui-même. Ces difficultés étaient de deux ordres : linguistique (niveau de langue française) et culturel (compréhension des références académiques). En effet, aussi bien parmi les émigrés installés à Montpellier comme travailleurs que parmi les étudiants, la formulation des énoncés – pourtant relativement simplifiée – a parfois gêné les interlocuteurs. C'est pourquoi nous avons privilégié autant que faire se peut les entretiens en face à face de manière à pouvoir proposer une reformulation ou une explication afin que les items soient bien compris avant d'être notés. Nous avons donc travaillé sur l'accessibilité du questionnaire sur les plans linguistique et culturel. Pour les questionnaires remplis en ligne, on peut supposer que les personnes interrogées ont accompli cette démarche d'appréhension des items pour pouvoir les évaluer au mieux.

Enfin, le dernier obstacle majeur que nous ayons rencontré tient à la forme du questionnaire et aux consignes imposées. Attribuer seulement trois notes identiques a souvent été vécu par les interviewés comme un facteur limitatif générant une certaine frustration. Que ce soit pour le français, et ce de façon très marquée, ou, dans une moindre mesure, pour le turc, le nombre de notes positives (six au total réparties équitablement entre les +2 et les +1) a souvent été jugé insuffisant, les enquêtés adhérant en grande partie aux affirmations proposées par l'enquêtrice suite à la première enquête.

4.2. Présentation et analyse des graphes

Nous allons tout d'abord nous intéresser aux scores qui montrent surtout l'adhésion ou le rejet vis-à-vis des items listés aléatoirement dans le questionnaire. Pour visualiser ces données, nous proposons un graphe pour les représentations de chaque langue, dans lequel les points bleus (à gauche du tableau) signifient le désaccord tandis que les points rouges (à droite du tableau) représentent l'accord avec l'affirmation évoquée.

Pour le français (v. figure 3), on constate que le rejet maximal se fait sur l'item qui associe le français au moyen-âge. Cette proposition faite par un locuteur turc qui faisait allusion à la littérature courtoise et au temps des chevaliers n'a sans doute pas été interprétée de la sorte, et elle cristallise une opposition massive à cette représentation. Sont ensuite repoussés moins fortement mais de manière sensible plusieurs items significatifs de ce que l'on pourrait appeler la place du français dans le monde. Pour la plupart des Turcs interrogés, le français n'est pas – ou plutôt : n'est plus (d'après les commentaires émis pendant les entretiens) – la langue de la diplomatie, des relations sociales, du

5. Nous remercions en particulier Mme Christine Kayacan, présidente de l'association « Bosphore » ainsi que M. Önder Selek qui a été notre étudiant et nous a mis en relation avec plusieurs de ses compatriotes.

savoir ou encore une langue qu'il faut apprendre. Lors des discussions avec les interviewés, plusieurs ont mentionné que c'était l'anglais qui jouait pour eux le rôle de langue véhiculaire dans la sphère des relations internationales ou dans les différents domaines de la connaissance scientifique. Sur le plan des relations personnelles, c'est la langue maternelle qui prend le relais. Dans une logique de communication internationale, la majorité d'entre eux considèrent alors qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le français. Sur le versant opposé, on constate qu'un groupement de représentations reçoit l'expression d'une adhésion assez forte. Aucun item ne se détache véritablement même si l'adhésion maximale se fixe sur l'idée que le français est une langue compliquée, ce qui est confirmé aussitôt par un accord important concernant l'idée qu'il est difficile à écrire. Mais dans le même ordre de grandeur s'agglutinent quatre représentations qui montrent un positionnement axiologique positif vis-à-vis du français, perçu comme une langue mélodieuse, romantique, agréable, belle, mais aussi, dans une moindre mesure, comme la langue des belles chansons. Au centre du graphe se situent des points mauves en rapport avec certains aspects littéraires en lien avec la langue française (référence à Albert Camus et association entre langue française et littérature) ainsi qu'un point rose concernant l'assertion selon laquelle le français fait penser à la vie en France. Ces couleurs pastel indiquent que ni le rejet ni l'adhésion ne sont marqués. C'est une zone de neutralité qui s'explique en partie du fait que l'auteur de *La Peste* n'est pas connu de la plupart des interviewés, en partie parce que l'association langue et littérature fonctionne également chez nos interlocuteurs pour le turc, l'anglais et les autres langues qu'ils pratiquent. Quant à l'association français / France, elle est peut-être banalisée du fait de son évidence apparente.

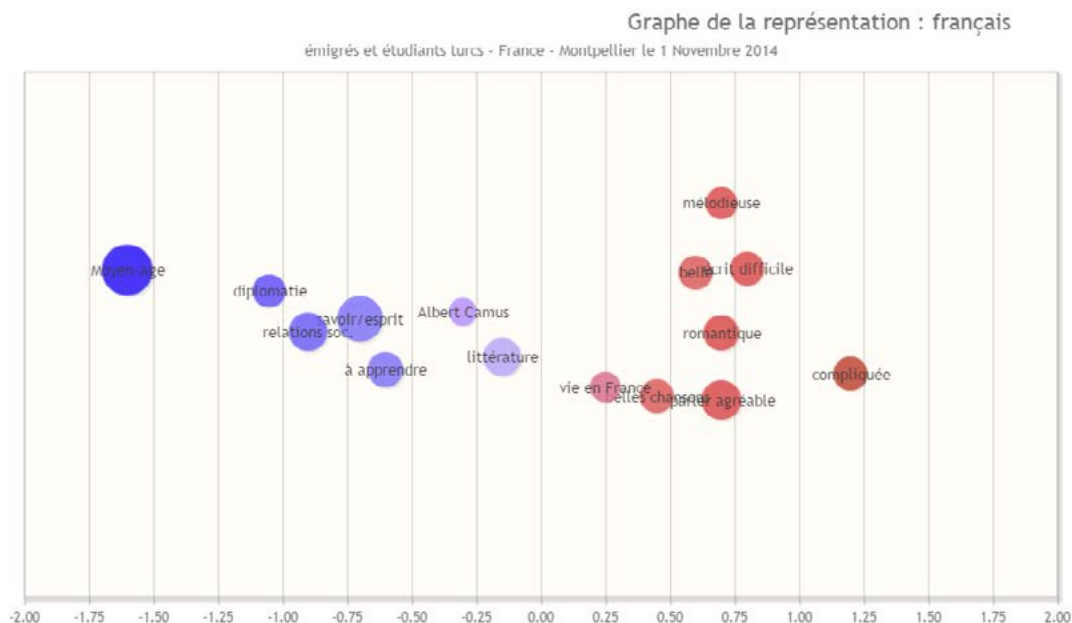


Figure 3 : Graphe de la représentation du français

En ce qui concerne les représentations du turc (v. figure 4), on note tout d'abord un rejet fort pour la référence au premier dictionnaire de la langue turque, le *DivanüLügati't-Türk*. La plupart des locuteurs mentionnent le fait que leur langue maternelle a énormément changé depuis le XI^e siècle, époque à laquelle cet ouvrage consacré aux divers dialectes turcs médiévaux et composé en arabe, a été réalisé. Sont aussi rejetées l'association du turc avec l'instrument de musique traditionnel, le ney, utilisé entre autres par les derviches tourneurs ; avec le concept de réalité, jugé assez flou par certains des locuteurs et par d'autres peu pertinent dans un contexte mondialisé ; et avec l'Eurasie, entité inconnue de quelques-uns et arbitraire pour d'autres. À l'opposé, on note une adhésion quasi unanime au lien entre langue turque et réformes d'Atatürk. Presque tous nos interlocuteurs ont évalué cet item à l'aide d'un score positif, ce qui se retrouve dans le rond rouge en haut à droite du graphe. Deux autres items sont également porteurs d'une adhésion forte : ils sont tous deux en relation avec des éléments d'ordre affectif : la langue des origines et une langue qu'on souhaite garder pour toujours. Bien que témoignant d'un degré d'adhésion moindre, l'association turc / vie en Turquie et l'idée que la langue turque contient beaucoup de mots étrangers sont marquées d'un score positif. Contrairement à la vie en France qui correspond à la situation actuelle des interviewés, la vie en Turquie représente le passé ou l'avenir, une situation remémorée ou fantasmée, et non pas un fait évident. Par ailleurs, la plupart des personnes interviewées en face à face ont énuméré les langues auxquelles le turc a fait des emprunts significatifs, voire massifs : l'arabe, le persan, le français, l'italien, l'anglais... Au centre du tableau, on trouve une densité de points pastel plus grande que pour le français, ce qui correspond à une zone de neutralité plus étendue. On y retrouve notamment des items appréciatifs sur la langue turque et, de façon a priori surprenante nous semble-t-il, les éléments laudateurs sont affectés d'un score quasiment nul : l'idée selon laquelle le turc est une langue difficile, qui ne sert pas autant que le français, mais aussi riche ou encore harmonieuse, ne suscite ni rejet ni adhésion. Dans cette zone, on aperçoit également l'item concernant l'association de la langue turque avec les tavernes d'Istanbul, item rejeté par certains (peut-être au nom de l'islam qui prohibe l'alcool) et plébiscité par d'autres (essentiellement parmi les étudiants). La neutralité s'explique ici par une annulation des scores positifs et négatifs, ce qui est aussi le cas pour la proposition concernant le turc comme langue d'intercompréhension entre les peuples turcophones. Cet item a tantôt été évalué positivement, tantôt négativement, et certaines personnes interrogées en face à face ont justifié leurs perceptions contradictoires. L'une a ainsi déclaré que, lors d'un voyage à Moscou, elle avait parlé turc avec les Kazakhes, les Turkmènes ou les Kirghizes rencontrés dans les aéroports, les hôtels, les taxis... À l'inverse, un autre a expliqué qu'au Kazakhstan, à l'occasion d'un congrès, c'était en russe qu'il avait parlé avec ses hôtes et d'autres personnes issues du monde turcophone.

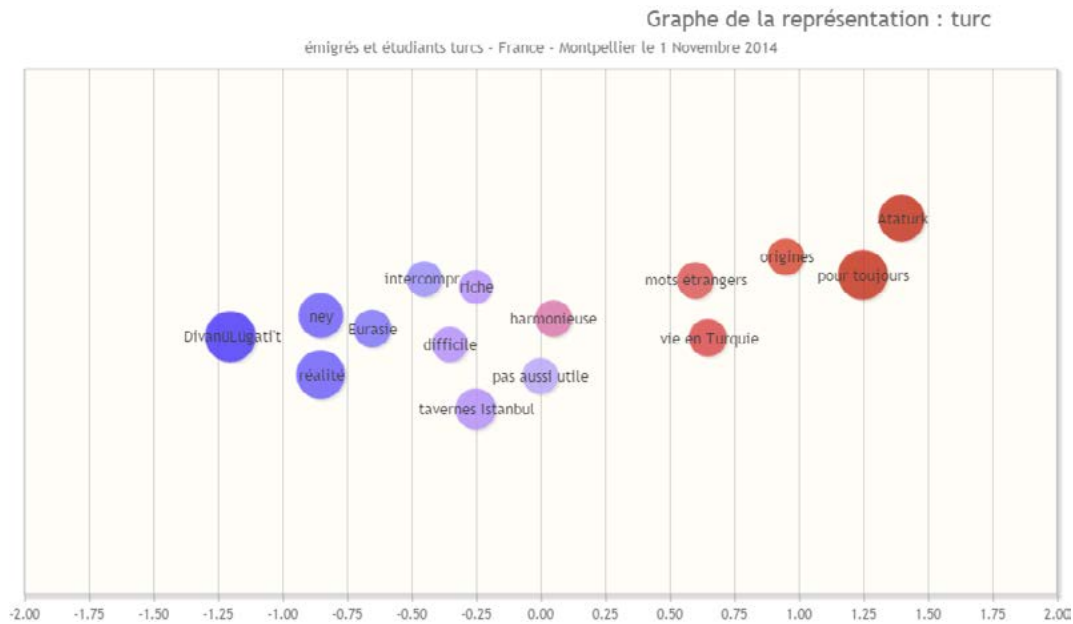


Figure 4 : Graphe de la représentation du turc

4.3. Présentation et analyse des schémas en couronne

Bien que l'on puisse apprécier la notion de consensus en observant la taille des cercles dans les graphes des représentations, son évaluation apparaît également dans les schémas en couronne. Nous allons donc observer ces schémas révélateurs de la structure de la représentation sociale (v. figures 5 et 6).

**Schéma en couronnes de la structure de la
représentation sociale : français**
émigrés et étudiants turcs le 1 Novembre 2014

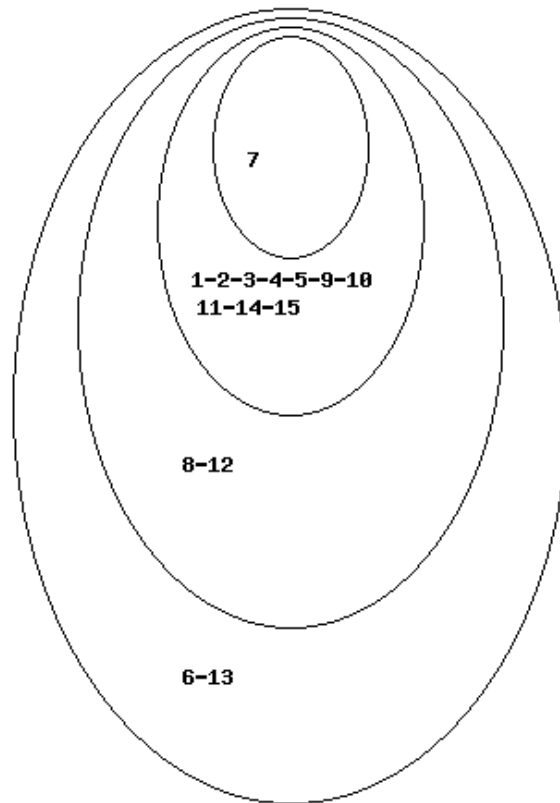


Figure 5 : Schéma en couronne de la structure de la représentation sociale du français

On constate qu'un consensus d'adhésion se fait autour de l'item 7 : « le français est une langue compliquée ». C'est donc dans la perspective de son apprentissage et de sa maîtrise que cette langue est perçue par la majorité des personnes interrogées. La représentation sociale du français pour les Turcs turcophones vivant en France s'organise à partir de ce noyau central, autour duquel gravitent de nombreux items qui ont pour point commun de caractériser le français dans la même perspective (item 3 : « le français est une langue qu'il faudrait apprendre » ; item 14 : « le français est une langue difficile à écrire »...) ou en relation avec des critères essentiellement esthétiques et affectifs (item 2 : « le français est une langue mélodieuse » ; item 15 : « le français est une langue que j'aime parler »...). On trouve aussi dans le pourtour du noyau central un item qui revient souvent chez d'autres populations étrangères : « le français est une langue romantique » (item 1) qui associe la représentation de la langue à une certaine idée de l'amour en France. Sont rejetés en première zone de périphérie deux items assez différents : « le français est une langue qui me fait penser à ma vie en France » (item 8) et « le français est la langue d'Albert Camus » (item 12). Le premier concerne l'expérience personnelle en contexte migratoire, le deuxième porte sur une référence académique méconnue aussi bien de certains travailleurs que des plus jeunes étudiants que nous avons rencontrés. Cette position péri-

phérique peut s'expliquer par deux perceptions contradictoires : un sentiment d'évidence d'une part et un sentiment d'étrangeté ou d'ignorance d'autre part. Quant à la deuxième zone de périphérie, la plus éloignée du noyau central, elle est occupée par deux autres éléments, eux aussi éloignés l'un de l'autre : « le français est la langue de la diplomatie » (item 6) et « le français est une langue qui me fait penser au moyen-âge » (item 13). Bien que plusieurs personnes aient repoussé la première de ces propositions en mettant en avant l'anglais comme langue des contacts internationaux, c'est autour de la seconde de ces propositions que le consensus maximal de rejet s'est fait : le français auquel ces personnes sont confrontées ou habituées n'évoque pas pour elles une période de l'Histoire antérieure à la Révolution française et à la fixation de la langue telle qu'elles l'apprennent ou la pratiquent. On s'aperçoit que la représentation sociale du français est structurée autour d'éléments convergents en rapport avec des propriétés quasiment intrinsèques attribuées à la langue du pays d'accueil (et ce, avec un niveau de consensus semblable pour les différents items) et que les schèmes périphériques sont davantage disparates et fluctuants, l'allusion à l'époque médiévale cristallisant un rejet général.

Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale : turc
émigrés et étudiants turcs le 1 Novembre 2014

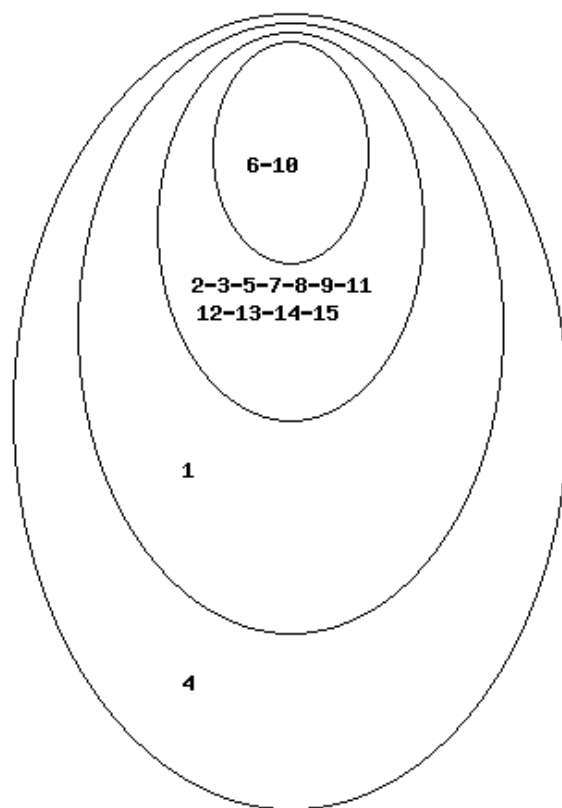


Figure 6 : Schéma en couronne de la structure de la représentation sociale du turc

En ce qui concerne la représentation de la langue maternelle, elle s'organise autour de deux grandes idées qui fédèrent par ailleurs un degré de consensus très fort. L'une est (apparemment) d'ordre socio-historique : « le turc est une langue qui me fait penser aux réformes d'Atatürk » (item 6) ; l'autre a un aspect affectif certain et s'apparente à un cri du cœur : « le turc est une langue que je vais garder pour toujours » (item 10). Vu l'attachement très marqué encore aujourd'hui de la majorité des Turcs envers Mustafa Kemal et le kémalisme, le premier critère peut aussi – nous semble-t-il – être considéré comme porteur d'affectivité. Autour de ce noyau central gravitent tous les autres éléments testés, à l'exception de deux d'entre eux. Des items aussi hétérogènes que le 2 (« le turc est une langue harmonieuse »), le 9 (« le turc est la langue de l'Eurasie ») ou encore le 15 (« le turc est une langue assez difficile pour les étrangers ») occupent une position quasi centrale dans cette représentation. On retrouve, comme pour le français, des préoccupations esthétiques, sociales ou didactiques. Contrairement à ce qui se passe pour la langue cible et le pays d'accueil, le lien évident entre la langue maternelle et le pays d'origine (item 12) est constitutif de cette centralité. Sont repoussés en périphérie deux éléments a priori indépendants. Dans la première zone, on trouve l'item 1 : « le turc est une langue riche », ce qui peut paraître surprenant, inattendu. Cet item, qui se situe au centre du graphe, dans un cercle mauve de petite taille, rencontre donc une sorte d'indifférence. Plusieurs personnes interrogées ont verbalisé cette perception en rejetant l'affirmation ou en comparant le turc avec d'autres langues : « non, le turc n'est pas une langue riche ; c'est une langue moins riche que le français ou l'anglais ». Dans la deuxième zone, à la périphérie extrême de la structure de la représentation et significatif d'un consensus marqué dans le sens du rejet, l'item 4 se détache : « le turc est la langue du *DivanüLügati't-Türk* ». Cet ouvrage considéré comme le premier dictionnaire des parlers turcs est parfois méconnu des interviewés. Et si quelques-uns le reconnaissent comme un ouvrage fondateur pour la langue turque, la majorité d'entre eux réfutent cette idée en insistant sur le fait que le turc moderne, notamment depuis les réformes d'Atatürk dans les années 1920, n'a plus grand-chose en commun avec la langue évoquée dans le *DivanüLügati't-Türk*. En revanche, ils reconnaissent que celle-ci, traversée par des liens étroits avec l'arabe et le persan, était extrêmement riche et complexe, bien davantage que le turc moderne. D'où la possibilité de mieux comprendre l'absence d'adhésion vis-à-vis de l'item 1 et d'établir une relation étroite entre les deux éléments périphériques de cette représentation sociale.

5. Conclusions et perspectives

L'étude des graphes et des schémas en couronne nous a permis de faire quelques premières analyses factuelles et interprétatives du positionnement des personnes interrogées vis-à-vis des langues turque et française. Plusieurs points forts se dégagent de ces données.

Tout d'abord, il nous paraît important de souligner que les représentations sociales des deux langues ne sont pas en opposition binaire sur le plan normatif. Toutes deux sont valorisées pour des raisons différentes et la langue française, langue dominante dans ce contexte migratoire, apparaît comme une langue d'adoption. Les schèmes centraux de la représentation du français véhiculent en

effet des connotations positives, avec des éléments même plus laudateurs que pour le turc, langue maternelle pour laquelle l'attachement est dit indéfectible. Il y a donc ici une notion de complémentarité linguistique qui renvoie à une appartenance culturelle composite dont les interviewés sont conscients. On pourrait parler d'une appropriation de la langue du pays d'accueil qui s'inscrirait dans un processus de construction d'une identité multiple intégrée.

L'analyse de la structure de ces représentations sociales nous montre aussi un double imaginaire ethnosocioculturel que l'on pourrait qualifier de cohérent. Dans les deux cas, les représentations dominantes s'inscrivent dans le rejet des éléments les plus anciens. Qu'il s'agisse du turc ou du français, les schèmes les plus périphériques mettent en lumière une rupture avec le passé linguistique et un désir de s'insérer résolument dans une modernité revendiquée, que ce soit en France ou en Turquie. La frontière culturelle la plus verbalisée n'est peut-être pas une frontière géographique mais bien historique. Sans que cela soit contradictoire avec les résultats obtenus lors des enquêtes sociolinguistiques plus larges menées auprès des migrants turcs en France, les locuteurs interrogés participent d'une altérité assumée au sein d'une société plurielle en contexte euro-méditerranéen.

On peut toutefois noter, dans la représentation du français, l'émergence de l'expression d'un malaise linguistique, dû non pas à des perceptions négatives, mais plutôt aux tensions entre d'une part l'admiration portée à la langue cible et d'autre part un sentiment d'insécurité linguistique, perceptible d'ailleurs au moment des rencontres et des entretiens. Ce malaise, cette tension, qui fait écho à certains éléments dominants dans l'imaginaire ethnosocioculturel des migrants turcs vis-à-vis des Français, serait sans doute à explorer davantage en s'intéressant séparément aux travailleurs immigrés et aux étudiants venus poursuivre leur formation universitaire à Montpellier. Les différences générationnelles seraient également à questionner.

Cette enquête basée sur la MAC nous permet en tout cas d'entrevoir des pistes intéressantes pour mieux comprendre le rapport aux langues et aux cultures en situation de migration, non pas sous l'angle du conflit mais du dialogue interculturel et de certaines formes d'intégration intraculturelle.

Références

- Abric, Jean-Claude (1987), *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset (Fribourg), Delval.
- Abric, Jean-Claude (dir.) (1994), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Psychologie sociale ».
- Abric, Jean-Claude (2003), « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, p. 205-223. [1^{re} éd., 1989.]
- Akinci, Mehmet-Ali (2013), « Le turc », dans Georg Kremnitz (dir.), *Histoire sociale des langues de France*, avec le concours de Fañch BROUDIC et du collectif HSLF, Presses Universitaires de Rennes, p. 823-830.
- Boyer, Henri (2003), *De l'autre côté du discours*, Paris, L'Harmattan, coll. « Langue & Parole ».
- Elif Pirim, Ayse (2011), *Représentations croisées des immigrés turcs et des populations des pays d'accueil en Allemagne et en France : réflexions sur la cohabitation culturelle entre la Turquie et l'Europe*, thèse de doctorat, Metz, Université de Metz.
- Flament, Claude (2003), « Structure et dynamique des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, 7^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, p. 224-239. [1^{re} éd., 1989.]
- Manço, Ural (2000), « Turks in Europe : from a Garbled Image to the Complexity of Migrant Social Reality », dans Nedret Kuran-Burçoğlu (dir.), *The image of the Turk in Europe from the Declaration of the Republic in 1923 to the 1990s*, Istanbul, The Isis Press, p. 21-35.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, avec la participation de Pierre-Antoine Desrousseaux, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Moscovici, Serge (2004), *La psychanalyse : son image et son public*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ». [1^{re} éd., 1961.]
- Yasri-Labrique, Éléonore (2010), *La Turquie et nous : enquête sur l'imaginaire turc de la France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sociolinguistique ».
- Yerasimos, Stéphane (2005), « L'obsession territoriale ou la douleur des membres fantômes », dans Semih Vaner (dir.), *La Turquie*, Paris, Fayard/CERI, p. 39-60.
- Zarate, Geneviève (1993), *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Paris, Didier, coll. « CREDIF Essais ».